

BUREAUX: RUE NAIN, 7.

Roubaix, Tournai, ...

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GERANT: J. REBOUX

On s'abonne et on reçoit les numéros: ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 7; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeke, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez F. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.

ROUBAIX, 18 DÉCEMBRE 1871 BULLETIN QUOTIDIEN

Si un journal de Paris, que nous avons sous les yeux est bien renseigné, dit la Décentralisation, on aurait enfin entendu à Versailles, les nombreuses réclamations qui s'élevaient contre les listes électorales. On songerait à opérer une révision de ces listes dans toute la France.

Nous avons assez souvent insisté sur les fraudes qui s'attachent à ces listes, pour que nous nous réjouissons aujourd'hui de l'espoir d'une réforme si désirable. Mais on ne nous dit pas encore à quelle époque elle sera opérée; nous craignons qu'on ne l'ajourne après la loi électorale que l'Assemblée doit faire dans un avenir plus ou moins prochain; dans ce cas, il serait juste de ne convoquer les électeurs qu'après le vote de cette loi. Et si les délais légaux ne permettent pas d'attendre pour tel ou tel département, il faut que la révision des listes devienne la loi. Du moment que les listes sont en suspicion légitime, il n'y a que deux partis à prendre: ou les réviser sérieusement, immédiatement, ou ne pas faire d'élections.

Les ouvriers de Rouen pétitionnent en ce moment, mais sans user de la grève, pour obtenir la réduction de la journée de travail de 12 à 11 heures.

Une dépêche partie de Londres, hier, dimanche, à 7 heures 50 du soir, dit que le prince a passé une très bonne journée; la guérison fait des progrès visibles.

L'histoire de la présente République française est celle des Petits Crévés; elle fait voir le danger de s'attacher aux personnes de mauvaises mœurs, et elle offre un spectacle comme nous les aimons, moral, mais encore plus ridicule. Notre siècle a vraiment son harmonie! Pour une forte partie, scélérat, pour une grande partie, imbécile, pour l'ensemble, aussi content de lui-même que malheureux, obstiné dans l'irrésolution, féroce et sentimental, plein de jactance et d'épouvante, persuadé qu'il trouvera remède à tout et convaincu qu'il n'échappera à aucune catastrophe, il a cela pour lui, d'être un, en ce sens qu'il réalise partout l'idéal du contradictoire et du décousu!

A ne considérer que la France, où se pressent tant de sérieuses besognes, la France est particulièrement occupée d'une rivalité de grands et de princes, tous amoureux d'une même gaupe. Ils ont tous des espérances et même des gages, car la gaupe est fine et fantasque; ils sont tous trahis, car la gaupe a aussi son amour. Cette adroite se nomme la Révolution, et elle est folle d'un géant parisien qui se nomme Titi. Les princes veulent couronner la Révolution, la Révolution veut couronner Titi. La France n'étant gouvernée que par les intérêts de ces passions compliquées, l'on s'ex-

plique l'état brillant de ses affaires. Deux personnages en Europe peuvent être bien tranquilles sur les événements de France: l'un n'en a rien à craindre, c'est le prince de Bismark; l'autre en a tout à espérer, c'est le seigneur Mottu, l'une des figures et des vertus du géant Titi. Le seigneur Mottu est présentement au mieux avec la gaupe.

La gaupe n'est pas jeune, c'est ce qui la rend plus redoutable; elle est très riche, ayant recueilli beaucoup de successions. Autant qu'on lui peut assigner un état-civil, elle est fille de la comtesse Du Barry et du roi Louis XV, plus ou moins. Il y a du sang ou du pus de noblesse dans ses veines. Pour commencer, elle assassina ses plus illustres parents; c'est ainsi qu'elle fonda sa fortune, et ce fut à qui lui plairait. Un homme de race royale se mit sur les rangs; il se nommait le citoyen Egalité. Elle le leurrea, le pourrit et l'occit. D'autres illustres, grands seigneurs et gros bourgeois, eurent les mêmes faveurs et le même sort; et ainsi l'effroyable Circé se fit des alliances d'éclat, sans jamais — loyale en ce seul point — dissimuler son goût inné pour la crapule. Il vint néanmoins un soldat qui parut la désenchanter de Titi, manifeste objet des complaisances. Ce rude gaillard, d'ailleurs suffisamment improbe en son fond, fit deux choses dont elle lui fut gré, il la rossa et l'épousa. Par lui, à force de recevoir des coups, elle parut capable d'avoir des mœurs. Grâce à cette illusion, au lieu d'être déportée, elle devint princesse régulière, état que ces sortes de créatures ambitionnent toujours, mais qui ne les purifie jamais.

Elle trahit son soldat, sans cependant lui retirer son cœur. Pour ce qu'il avait de nationniste, elle lui garda ce qu'elle peut avoir de fidélité. Quand elle veut se reposer du concubinage, son état normal, elle penche à choisir dans la race de ce héros. Elle prend alors des robes de veilleurs, elle coiffe le diadème et on lui dit: Votre majesté. Ça l'amuse un temps; mais bientôt elle souffre de n'être plus tutoyée par Titi; et pour peu que Titi sache se déguiser, il parvient aisément auprès d'elle et ils renouent. Néanmoins quand Titi n'a pas sa casquette, sa pipe, sa chique et sa voix enrouée, il lui plaît moins. Titi en avocat l'ennui quasi autant qu'un honnête homme.

Après son soldat, elle eut pourtant, hélas! un autre époux régulier. Elle en eût même deux. Veuve de Bonaparte, elle fut reprise par le roi de France, qui la fit tout à fait légitime. C'était beaucoup trop de vertu. Elle ourdit, elle trahit, et au roi de France elle substitua le roi des Français, qui, dès longtemps, brûlait pour elle. On sait comment ce mariage à l'Hôtel-de-Ville lui parut encore trop pur, comment elle se fit enlever par l'aristocratie révolutionnaire comment elle passa de l'aristocratie révolutionnaire à un second Bonaparte, un Bonaparte à pied, qui la rossa pourtant comme l'autre, et qui la garda plus longtemps. Ce fut un

baill conjugal d'environ vingt années. Elle n'en avait pas porté de si long, mais aucun ne lui profita davantage. Elle y devint absolument perverse, grâce au mari débonnaire, qui favorisait lui-même ses intelligences avec Titi. Sous ce Bonaparte, Titi était l'ami de la maison. A la fin, l'innocent s'étant laissé persuader de faire campagne, fut aisément et définitivement remis à pied, et la dame revint avec ivresse au concubinage, relevé de toutes les hontes où la portait son humeur naturelle. Ses accointances avec les Jules n'eurent pas même les apparences de la légalité. Ce fut le trottoir, tout simplement. Gambetta et Glais-Bizoin, Mottu et Cadet, Pyat, Protot, Rigault, Vermersch et la suite... Qui peut se vanter d'être le seul et le dernier?

Telle est donc la personne, et nos princes en sont épris. Ils lui offrent leur main, ils se gouvernent pour lui plaire. C'est le souci de M. Thiers, détenteur actuel de sa fortune et tuteur aussi très amoureux et qui voudrait également épouser. Dans la pièce qui se joue autour de cette Colombine, M. Thiers fait Cassandre. Bizarre et affreux amour de vieillard, mêlé de sentiment paternel! Amant, M. Thiers craint d'être rejeté; tuteur, il craint que la chère enfant, victime d'un caprice, ne fasse un mauvais choix. Il voit bien Mottu, et il sait bien où va le cœur; il préférerait Gambetta. Mais il redoute surtout un prince. Avec un prince, Colombine pourrait être gênée dans ses goûts. On dit qu'il y a un roman de Balzac qui peint assez ce mouvement de cœur de M. Thiers; cela est intitulé le Père Goriot.

Encore que M. Thiers ne soit pas précisément un aigle, il a pourtant une pensée stable et qui a dirigé toute sa vie. C'est, comme il dit, de «conserver la Révolution». Il y a vingt-cinq ans, M. l'abbé Dupanloup, s'appuyant déjà de documents solides, signait ce caractère. Il citait ces paroles: Je dois tout à la Révolution, elle m'a fait ce que je suis, c'est la cause de toute ma vie. — J'appartiens à la Révolution française. C'est la seule cause qui soit vraiment chère à mon cœur. Sous Louis-Philippe, trouvant que cette cause sienne et sainte était compromise par les entreprises des catholiques, il «enviait» d'être nommé commissaire dans une question d'enseignement, afin de se mettre en avant contre la liberté avec le plus grand zèle. Après vingt-cinq ans, ce caractère lui est resté. En dépit de la secousse de février, de l'empire, du 4 septembre, de la guerre, en dépit de la Commune, il veut conserver la Révolution. C'est la cause de toute sa vie; la seule cause qui soit vraiment chère à son cœur.

Nous ne croyons pas que l'on puisse accuser M. Thiers d'avoir songé sérieusement à établir la République. Mais il a vu la Révolution menacée par les stupidités deux fois scélérates du 4 septembre et du 18 mars, et il s'est préoccupé uniquement de conserver la Révolution, heureux, d'ailleurs, de saisir une

si belle occasion et si longtemps cherchée de faire cavalier seul. Tel a été le but de toutes ses feintes, de toutes ses habiletés, de toute sa politique: plaire à la Révolution, conserver la Révolution, demeurer l'un des vrais gardiens de la Révolution française.

Malheureusement, d'autres qui le disent moins et qui peut-être le savent moins, mais, au fond, pleins de la même obstination et piqués du même intérêt, ont instinctivement secondé toutes ses ruses et en sont trop aisément devenus les complices. Une grande partie de l'Assemblée aussi, nous parlons de la partie conservatrice, veut conserver la Révolution; et les princes de la maison d'Orléans en sont là, tout autant que les amis de la maison Bonaparte, et les meilleurs de la maison Gambetta et Co. Tous ensemble, par ce sentiment commun et par leurs arrière-pensées personnelles, ils ont rendu facile le jeu de M. Thiers, devenu si favorable aux feux de M. Mottu.

Ainsi l'Assemblée nationale, élue par un élan conservateur, a négligé, sans le méconnaître, le vœu profond du pays. Elle ne pouvait avoir qu'un chef utile, M. le comte de Chambord, loyal et unique adversaire de la Révolution. Elle l'a senti, et néanmoins, cédant au secret et invincible amour de la Révolution, subtilement exploité par M. Thiers, elle s'est, en réalité, coalisée contre le seul drapeau qui puisse réunir une force sérieuse contre la Révolution.

Cette coalition des conservateurs pour dissoudre l'unique force conservatrice, a marché et marche de succès en succès. Chaque jour elle augmente l'inextricable embarras où nous périssons, et chaque jour elle s'engage plus avant. Un mensonge, désormais inexorable, bloque toutes les situations, abaisse toutes les consciences, embrouille tous les esprits.

Dans la politique active, personne ne sait plus où il en est ni avec les autres ni avec elle-même. Chacun subit la nécessité mortelle de subtiliser avec ses engagements et de décliner son devoir. La situation commune est une indicible entente de tromperie, dans le seul but de ne pas sortir du péril révolutionnaire. Personne qui ne s'y sente mourir, personne qui n'y veuille rester.

Quoique fort dégagé, en politique, de tout ce qui ressemble à la probité vulgaire, M. Thiers ne saurait tenir longtemps contre les princes d'Orléans qui lui demandent à jouir de leurs droits de députés. Sa théorie de faire une république sans républicains ne vaut rien devant les insistances de ces princes. S'il ne veut pas de républicains, il ne peut guère les accuser de l'être plus que lui; si changeant d'avis, il veut des républicains, ils ont fait et font encore bon marché de leur condition de princes, et il ne peut pas décemment les accuser d'être plus inconvertissables que lui.

Ils sont républicains où il ne le sont pas, exactement dans sa mesure. Et puis c'est un amusement qui doit finir, de refuser, au nom de l'ordre, à qui que ce soit, même à des princes, l'entrée d'une

assemblée où l'ordre veut que l'on reçoive n'importe qu'il envoyé du suffrage universel. Quoi! fermer aux fils de Louis-Philippe une porte quel faut ouvrir à M. Ordinaire ou à M. Mottu ou à des prétendants directs avoués et immédiats, tels que sont, d'un côté, M. Rouher et de l'autre, M. Gambetta?...

Il n'y a donc rien à répondre aux princes et il faut leur ouvrir. C'est la loi. Mais la situation des princes n'en est pas pour cela plus nette et plus favorable. Ils ont beau dire, ils sont princes, et comme tels, prétendants, si ce n'est au trône, du moins aux dignités de la République; et le fauteuil devient trône lorsqu'un prince est assis dessus. Mais ce trône fut-il décerné par le suffrage universel, n'est pour eux qu'un trône usurpé, et tous les partis restent ce qu'ils sont, et tout continue et tout recommence...

Voilà ce que nous vaut l'amour de M. Thiers et des princes d'Orléans pour la Révolution. Impossibilité de rester dans la révolution, impossibilité d'en sortir. Quel bel avenir pour l'ami Mottu et après lui pour le caporal quelconque, venu de n'importe où! LOUIS VEUILLON

Informations-Nouvelles

On lit dans la Revue politique et littéraire: Hier, à la séance de l'Académie française, a été donnée lecture d'une lettre du duc d'Aumale, dans laquelle il pose sa candidature au fauteuil de M. de Montalembert.

Dans cette lettre, il dit que, pendant les vingt ans qu'il est resté en exil, il a suivi de près le mouvement intellectuel et littéraire français, et qu'en le suivant, il a éprouvé souvent une grande satisfaction d'amour propre national.

« Il envoie à l'Académie les ouvrages qu'il a composés dans les loisirs de l'exil, et il déclare en terminant « que s'il était élu membre de l'Académie française, ce serait pour lui le plus grand honneur qu'il ait jamais envié. »

L'élection du duc d'Aumale paraît certaine.

On lit dans le Monde:

« Une transaction est, dit-on, intervenue entre le Gouvernement et la majorité au sujet du retour à Paris; M. Thiers déclarerait à la tribune qu'il lui est impossible de continuer d'administrer les affaires du pays dans les conditions qui lui sont créées par le séjour à Versailles; il demanderait et obtiendrait que le gouvernement s'installât à Paris avec les services publics, tandis que l'Assemblée continuerait de résider à Versailles; grâce à cette concession mutuelle, on espérait réunir pour l'adoption de cette proposition une grande majorité. »

Hier, dimanche, la gauche républicaine s'est réunie, à Paris, dans l'après-midi, pour discuter les termes du projet d'amnistie, dont la rédaction a été confiée à une commission de trois membres dans la dernière séance. Hier, pendant la séance de l'Assemblée, le bureau de la gauche, composé de MM. Humbert, Oscar de Lafayette et Magnin, et le comité directeur de MM. Varroy, Carquet et Albert Grévy, se sont réunis dans un des bureaux de la Chambre pour s'entendre au sujet de la séance du lendemain.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 19 DÉCEMBRE 1871

— 31 —

Jacques de Brancion

TOME SECOND

CHAPITRE III.

UNE JOURNÉE DES ORPHELINS.

Le lendemain de la conversation que nous avons placée à la fin du chapitre précédent, et comme cinq heures du matin sonnaient à l'église de Saint-Révérien, Jacques et Hélène, tous deux à cheval, descendaient au pas la large route par laquelle les voitures arrivaient au château, du côté opposé au village.

Le soleil avait paru, depuis quelques minutes déjà, au-dessus des montagnes qui forment la vallée, et ses rayons, qu'aucun nuage ne voilait, coloraient d'une riche teinte d'or les flots du lac de Saint-Révérien et les toits de quelques-unes de ses maisons, un peu moins perdues que leurs voisines dans la verdure. On était en plein été, alors que les

jours commencent à raccourcir sensiblement le matin et le soir, sans rien perdre de leur charme et de leur éclat.

Celui qui venait de se lever pour parcourir sa rapide carrière, brillant atôme de l'éternité, se présentait à l'admiration des humains, radieux comme une jeune fille qui sourit à la vie, sans se douter que la vie sera courte pour elle. La lumière était splendide, l'air frais et léger, la verdure toute brodée de perles éblouissantes, semée au hasard par la main mystérieuse de l'Aurore. Jacques et sa sœur cheminaient côte à côte, humant la brise avec délice, contemplant le soleil avec amour, comme s'ils échangeaient un regard avec l'œil de Dieu; en un mot, s'épanouissant au milieu de l'atmosphère qui les environnait, comme les fleurs de l'églantier dont les branches s'entrelaçaient dans la haie voisine. De temps en temps ils se jetaient une parole, expression franche et naïve du recueillement joyeux que leur inspirait le spectacle de la nature: de temps en temps aussi leurs chevaux inclinaient l'encolure l'un vers l'autre, comme pour se communiquer la satisfaction qu'ils éprouvaient de parcourir une belle route, presque unie, sous des cavaliers qui ne les maltraitaient jamais. Un magnifique chien danois, au poil gris-de-fer, rayé de noir, courait en avant de la petite cavalcade, revenait à chaque instant auprès d'elle, comme pour la solliciter d'accélérer sa course, et dans ces allées et venues ne manquait jamais de plonger voluptueu-

sement son museau court, sur lequel était stéréotypé la rude dondonnie qui caractérise sa race, dans l'herbe humide des fossés qui bordaient le chemin. Le bel animal jouissait de la nature à sa manière, et nous trouvons qu'il s'y prenait assez bien.

Quand la petite troupe fut arrivée au bas de la montagne, elle s'engagea, sans presser son allure, dans une route plus étroite, qui conduisait, toujours au milieu des bois, au sommet des hauteurs voisines, que les deux orphelins atteignirent après une demi-heure de marche environ. Là, ils se trouvèrent à l'entrée d'un vaste plateau entouré de forêts, au centre desquelles était située la partie fertile du territoire de Saint-Révérien, et une portion notable de leurs domaines. Autant les lieux qu'ils venaient de parcourir étaient silencieux et tranquilles, autant ceux qu'ils abordaient étaient bruyants et animés.

De nombreuses bandes de moissonneurs les occupaient dans toutes les directions, comme les différents corps d'une armée rangée en bataille. L'air retentissait de chants et de conversations joyeuses; le roulement des chars se confondait avec les hennissements des chevaux; le caquetage des glaneuses courbées sur le sol se mêlait au ramage de l'alouette montant vers la nue. Ici les épis tombaient sous la faucille; là on les rassemblait en gerbes dorées, plus loin, ils ondoyaient encore au souffle de la brise matinale, et semblaient se

jouer de l'approche du moissonneur. De distance en distance, un troupeau de génisses broutait en marchant l'herbe fraîche des sillons dépouillés de leur récolte depuis la veille, et de temps en temps une volée de perdreaux ou un lièvre, partant sous les pieds des travailleurs, excitait de bruyantes acclamations.

Quand Jacques et sa sœur étaient arrivés au bord de la plaine, ils avaient mis immédiatement leurs chevaux au galop dans la direction d'une troupe de moissonneurs plus considérable que toutes les autres.

Partout, sur leur passage, ils recueillaient les témoignages de cette affection simple et cordiale qui pratique le respect sans le connaître. Les vieillards se redressaient pour leur envoyer un souhait bienveillant; les jeunes gens soulevaient leur vastes chapeaux pour attirer leur attention; les jeunes filles s'inclinaient en leur jetant un sourire; les enfants les suivaient en courant et leur montraient les belles glanes dont leurs petits bras étaient déjà chargés, quoique la matinée fût encore peu avancée. Hélène et Jacques répondaient à tous avec une radieuse franchise, ne laissant ni une parole, ni un salut, ni un sourire, ni un geste, sans la plus affectueuse réciprocité. Ce fut ainsi qu'ils atteignirent le point vers lequel ils se dirigeaient rapidement; là se trouvait Vivant Beaugey à la tête d'une vingtaine de moissonneurs.

Derrière ceux-ci s'avançaient deux immenses chariots, attelés chacun de quatre chevaux entiers: sur les chariots se tenaient debout des hommes qui entassaient des gerbes de d'autres leur tendaient au bout d'une fourche de fer; à leur suite se pressait une multitude de femmes et d'enfants qui glanaient les épis laissés sur le sol.

Quand cette foule aperçut les deux orphelins elle se rapprocha des chariots, dont le regard vigilant de Vivant l'avait tenue jusqu'à ce moment éloignée: il semblait qu'il lui arrivât des complices ou tout au moins des protecteurs.

— Eh bien! mes enfants, voilà encore une belle journée, dit Jacques en remuant son cheval au pas.

— L'année sera bonne pour les pauvres gens, monsieur Jacques, puisque vous serez riche, répondit une jeune femme qui glanait d'une main en s'appuyant de l'autre sur une courte canne terminée en béquille.

Jacques répondit par un sourire; ce moment, Vivant l'abordait le chapitre à la main.

— Mademoiselle Hélène, dit l'excellent, ça va vous paraître drôle; mais moi, qui suis toujours si content de vous voir, j'aurais tant aimé que vous vinssiez pas par ici ce matin.

— En effet, cela m'étonne Vivant, répondit la jeune fille en promenant sa cravache sur l'encolure de son cheval, comme pour lisser sa crinière, et vent et la rapidité de la course a...